

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour un art colon

François Hébert

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1991). Pour un art colon. *Liberté*, 33(1), 129–133.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

POUR UN ART COLON

Les rêves sont révélateurs. Faisons un rêve. Dans ce rêve, je vois un nuage. Non, c'est plutôt un grand sein blanc, mobile comme un nuage. Mettons nos lunettes. Aucun doute: c'est le sein de Fernande Saint-Martin. Un de ses deux seins gauches, pour faire une image à la Picasso.

Je radote, c'est l'évidence. Ça fait deux fois que je parle de Fernande Saint-Martin (et que je la trucidé) dans ma chronique, trois fois si on compte celle-ci, sans compter les chroniques à venir, et bientôt j'aurai parlé d'elle plus souvent que de Jean Larose, qui va se sentir délaissé, ou du cardinal Boudedieu, qui va se sentir boudé. Fernande Saint-Martin ne me fait rien, mais rien du tout; et j'en parle! Ça cache sûrement quelque chose. Mon insistance est louche. Je dois être secrètement amoureux d'elle. Dans le rêve que je fais (fabrique), cette dame est ma maman et j'ai quatorze ans et je tête à son sein. Et j'apprends tout sur l'Art! Et je monte au Ciel! Qui n'est, comme chacun sait, que la palette de Dieu.

Comme ce rêve est mollement grotesque, plus ou moins indécent, relativement faux, peu convaincant, j'en ferai un autre. Nous, les artistes, madame, nous avons des ressources!

Tenez, voici la Pompe personnifiée, la trinité Boudedieu qui s'avance vers moi dans sa pourpre cardinalice, Boudedieu suivi de Boudedieu, son double, son valet, non moins solennel dans son blue-jean, suivi d'un cameraman

également nommé Boudedieu, son triple. Riche personnalité. Le bonheur selon Boudedieu, qui a lu *L'Écran du bonheur* de Jacques Godbout (Boréal, 1990), ce serait d'avoir sa photo dans toutes les chaumières du monde et une ris-tourne sur chaque regard posé sur son auguste reflet. Mais les chanteurs Roch Voisine et Céline Dion sont plus connus que lui, et même le poète Fernand Ouellette aura reçu plus de prix que lui. Aussi notre Boudedieu s'aigrit-il, vieillit-il mal. Dans mon rêve, Boudedieu fait des cauchemars. Que je lui inspire. Le vieux Boudedieu voit des éléphants partout, qui veulent l'écraser. Il embauche un certain Martineau, un jeune à la mine patibulaire, pour les chasser (*La Chasse à l'éléphant*, Boréal, 1990). Êtes-vous un *babyboomer*? Vous êtes un éléphant. Boudedieu joue les uns contre les autres, c'est ainsi qu'il tire son épingle du jeu. Cela crève les yeux de tout le monde, mais Boudedieu ne voit pas qu'il est un éléphant comme les autres, et son mercenaire aussi. Boudedieu joue les jeunes contre les vieux, les vieux contre les jeunes. Le torchon brûle entre les générations, Boudedieu souffle dessus; il espère que ça va le régénérer; il aspire la fumée, dit trois mots magiques (*Sésame! Stsi! Cowabunga!*), se sent changé en djinn. Mais ça dégénère, son affaire. Le Martineau n'est pas à la hauteur, tire tout croche sur tout ce qui bouge, et voici qu'une balle ricoche, revient, troue le chasseur inexpérimenté. Boudedieu ait son âme! Et voilà que la balle poursuit son chemin et file maintenant vers Boudedieu lui-même... elle est là, bientôt c'en sera fait de Boudedieu, très bientôt... mais arrêtons ici ce rêve, laissons à Boudedieu un tout petit espoir, une bonne nanoseconde pour esquiver la balle.

En attendant, qu'on me permette de divulguer, tout en les gardant, quelques secrets de mon art poétique. Rêve pour moi est synonyme de réalité; personne n'importe; Dieu te garde; etc. J'ai explicité ces points et d'autres dans mon *Manifeste pour un art colon* (Leipzig, 1636). L'art doit être nul ou épaïs, naïf à mort, de commune démesure, etc.

Vive le colonat! Vive l'écriture, la peinture colonnes! L'architecture colonne!

Dans un troisième rêve, je suis en forêt, je construis une cabane. Je suis au sommet de l'échelle, en train de clouer aux chevrons (des deux-par-quatre communément appelés *stoddes*), avec des clous gommés de deux pouces et demi, soit dit pour ceux que les détails pratiques ne rebutent pas, de clouer, dis-je, un panneau d'*aspeunahite* (terme technique d'origine anglaise désignant des copeaux de bois pressés et encollés). Voilà pour la mise en situation, voici pour l'action: en bas, un renard roux me regarde. Je le regarde. Nous nous comprenons. Il s'en va. Le renard m'a distrahit, je me suis donné un coup de marteau sur l'index gauche. Je vois rouge et soudain, dans une petite nuée, apparaît Ig, oui, mon vieil Ig! Ce n'est qu'un rêve, mais c'est tout Ig qui est là, sur le faite de la charpente, qui se prélassa au soleil. Même si ce n'est qu'un rêve, je m'en réjouis. Un Ig rêvé vaut bien un Ig réel, mortel et tout.

— Montjoie! crié-je, l'œil levé vers Ig, la larme à l'œil.

— Ugh! éructe Ig comme dans le bon vieux temps, en me toisant de haut.

J'ai orné ma cabane d'une petite sculpture, tout à fait dans le genre colon, taillée dans un bout de planche de pin, et je l'ai vernie pour la protéger contre l'humidité. C'est la pierre angulaire de ma demeure, une pierre de bois en l'occurrence, de bois doré; je l'ai placée à l'angle nord-ouest, juste sous la pente du toit. Il s'agit précisément d'un atlante jongleur accroupi, en train de se baisser ou de se lever, je ne sais trop. D'une main, il soutient le toit; de l'autre, il retient une balle ou plutôt un ballon. Sa barbichette importe peu. En revanche, on notera qu'il a des pieds démesurément longs et que prolongent encore des orteils anarchiques comme des racines, et qu'il porte une manière de couronne royale ou de bonnet de pitre à trois pompons. Cette œuvre a pour double fonction de souhaiter la bienvenue à mes amis et, comme l'ail ou le crucifix, de repousser un Boude-

dieu qui passerait par là. Fernande Saint-Martin aurait un haut-le-cœur en apercevant ma figurine.

— Hébertolonius, tu es presque digne de moi! lança Ig.

Et puis il *s'envola*, eh oui! Cela fit d'abord le curieux bruit d'ailes d'un tétras troué de plomb, et on sentait qu'il allait s'écraser avant même d'avoir pu s'élever d'un seul centimètre. Mais il s'élança, sautilla de chevron en chevron et, croyez-le ou non, il décolla enfin! Oui, il s'éleva, disparut entre les conifères. Il plut des aiguilles de mélèze, le sol fut bientôt tapissé d'or.

En effet, dans mon rêve, il avait bel et bien poussé des ailes à mon iguane. On se serait cru dans un roman de Darwin. Ou bien c'était de la médecine-fiction et Ig s'était fait greffer des ailes de six millions de dollars, je ne sais. Quoi qu'il en soit, mon Ig s'était métamorphosé en griffon. On se serait cru dans de l'Ovide. (Dans de l'eau vide!) Allais-je, moi, bientôt me changer en homme?

Laissons cette question en suspens, revenons à la balle qui se dirige toujours vers Boudedieu. Soudain passa, entre la balle et le mort en sursis, nul autre que monsieur Gilbert La Rocque, né de la cuisse gauche de Gérard Bessette (André Vanasse est né de son autre cuisse gauche), tueur à gages travaillant pour le compte de Jacques Fortinbras, un éditeur norvégien. Notre assassin en puissance avait dans son attaché-case le même coutelas que dans son dernier roman, grâce auquel il allait, en criant *djihad!* découper en morceaux les réputés critiques Martel et Martel, le vrai comme le fictif, qui baigneraient tous deux dans un même sang. Or la balle acheva plutôt l'assassin virtuel! Du travail propre, gratuit, insensé...

Ou bien La Rocque mourut d'une tumeur au cerveau? Soyons réaliste, consultons Gilles Marcotte, Erich Auerbach, Thot, Urgel Bourgie, le dictionnaire des écrivains québécois. Les autorités sont unanimes: La Rocque mourut bel et bien d'une tumeur, et non de ma ridicule balle de papier. Bon.

Recyclons notre balle. Faisons-la reculer, immobilisons-la; suspendue en l'air, la voilà prête à filer sur notre ordre vers la cible de notre choix. Laissons aller Boudedieu à ses œuvres et à ses pompes. Nous tirerons sur tout ce qui ne bouge pas. Pour l'instant, tout bouge dans mon rêve. Tout tremble et tournoie dans ma nébuleuse. Tout me touche et tout me trompe. Même Nostradamus Reeves y perdrait son latin, n'y verrait goutte dans ma voie lactée. Mes signes zodiacaux sont nombreux: le sein de Fernande, la chevelure de Bénérice Einberg, la crosse de monseigneur Boudedieu, le ciel de Québec, les petits poissons de Jean Larose, le sourire de Mila Mulroney, une onomatopée de Satellin Luneau, mes mnies, mes truies, la barbe de Jean-Pierre Issenhuth (colon émérite, expert en compost, amateur de vers, l'inventeur du chauffage aux journaux noués, etc.), ma fameuse valise, le manteau pervenche de ma blonde, et j'en passe. Tout cela flotte dans mon ciel, dans ma nuit, passe et revient. Un bric-à-brac, j'en conviens; inculte, je m'y égare souvent. Comment cultiver son jardin? Le colonat est difficile, autant que la culture et l'agriculture. Plus difficile que le célibat, que le mariage, que la procréation, que la séparation, que le choix d'un avocat, que la lutte contre le sida et que l'acceptation de la mort. C'est la vie, quoi! Qu'est-ce que le colonat en fin de compte? Il s'agit de refaire le monde, ce fiasco.

Flap! flap! flap! flap!

Ce bruit d'ailes, c'est Ig qui repasse; je me demande ce qu'il veut dire par là.